

MOUSTAPHA SAFOUAN
LA PSYCHANALYSE
SCIENCE, THÉRAPIE – ET CAUSE

éditions
THIERRY MARCHAISSE

LA PSYCHANALYSE

SCIENCE, THÉRAPIE – ET CAUSE

MOUSTAPHA SAFOUAN

LA PSYCHANALYSE

SCIENCE, THÉRAPIE – ET CAUSE



éditions

THIERRY MARCHAISSE



© 2013 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Ouvrage publié avec le concours de l'association Espace Analytique

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

Diffusion-Distribution : Harmonia Mundi

à P. P.

INTRODUCTION

Que peut-on dire de la psychanalyse, après en avoir fait sa principale activité pendant plus de soixante ans? Le but de ce livre est de répondre à cette question.

La première partie propose un regard rétrospectif sur le mouvement freudien, qui reprend à nouveaux frais l'histoire singulière des débuts de la psychanalyse. Le fait est qu'elle est apparue sur la scène du monde comme un mouvement, une cause à défendre. Ses premiers partisans, qui se sont ralliés à Freud à partir de 1902, étaient des marginaux, qui voyaient sa découverte de l'inconscient comme le moyen d'une libération de l'individu, et même de la société. La reconnaissance académique est arrivée par la suite, sous l'égide de Bleuler, *via* la clinique psychiatrique de l'université de Zurich. Dès 1906-1907, elle a fait affluer vers le 19 Berggasse de jeunes psychiatres venus du monde entier. Des Russes, des Polonais, des Hongrois, mais aussi des Allemands et des Américains ont frappé à la porte de Freud, ouvrant ainsi la possibilité d'une internationalisation du mouvement psychanalytique.

La création de l'Association psychanalytique internationale, communément nommée sous son sigle anglais d'IPA, est alors devenue une nécessité pour Freud, et même une urgence. À sa

grande surprise, en effet, il avait constaté qu'un praticien passé par l'expérience d'une analyse personnelle n'était nullement à l'abri de déviations ultérieures. Or, celles-ci pouvaient le conduire jusqu'à nommer « psychanalyse » des choses de son cru, n'ayant aucun rapport avec elle, voire à se retourner contre son propre enseignement. Il fallait un remède. Il fallait prendre en main la formation des analystes, de façon que nul ne puisse se dire « analyste » qui n'ait reçu l'aval de quelques esprits au-dessus de tout soupçon. Où trouver ces esprits miraculeux ? Chez ses élèves les plus fidèles, tant à sa personne qu'à son œuvre, puisqu'aux yeux de Freud l'une était indiscernable de l'autre.

Depuis lors, on peut dire que les apories, les drames et les dissensions n'ont cessé de scander l'histoire de la psychanalyse. J'ai choisi de les étudier en commençant par suivre le fil rouge que nous offre la constitution, sur la suggestion de Jones, du comité des « paladins » de Freud. Car ce comité secret n'a pas peu contribué à la transformation de l'IPA en Église, avec ses cardinaux et ses hérétiques. On y croîsera, notamment, Otto Rank et Sándor Ferenczi, les deux principales figures dissidentes du mouvement freudien, dont les vies tragiques et les innovations trop audacieuses nous interpellent encore aujourd'hui.

La seconde partie est consacrée au cœur même de la psychanalyse, à savoir la théorie psychanalytique de l'Éros. Le lecteur sera peut-être étonné de constater qu'elle commence par un exposé consacré à la linguistique. Mais je suis persuadé qu'on ne saurait apprécier à sa juste mesure la refondation lacanienne des découvertes freudiennes, si on la sépare de ce que certains linguistes ont appelé « la subversion ontologique de Ferdinand de Saussure ». Ce détour apparent est donc en fait un raccourci, qui nous permettra de mieux suivre, ensuite, les avancées théoriques de Lacan et leurs mises en formules logico-mathématiques.

Sous la dénomination de « pulsion », Freud a forgé un concept aussi révolutionnaire que la gravitation des corps, ou l'évolution des espèces. Sa portée réside en ce qu'il permettait, pour la première fois, l'abord scientifique de l'Éros, ce dieu certes plein de ressources par son père, Poros, mais dont les manques viennent de la pauvre Pénia, sa mère, qui selon Platon n'a pu l'enfanter qu'en profitant du sommeil de Poros pour s'en faire engrosser. Faute d'avoir des objets appelant des actions spécifiques (comme le besoin), Éros les retrouve dans les locutions et les métaphores mortes de la langue, qui alimentent nos rêves et nos symptômes, tout en fécondant nos palabres.

Ce paradoxe fondamental de l'Éros, tout à la fois sans objet et non sans objet, Freud l'a résolu en lui en assignant un *objet perdu* : celui de la première satisfaction. Mais dès lors, comment ne pas s'arrêter sur ce phénomène étrange que constitue l'apparition précoce du désir ? Comment se fait-il que ce dans quoi réside tout le potentiel de la vie sexuelle surgisse si tôt dans la vie humaine, à un moment où il est impossible d'y satisfaire ? Et qu'est-ce que cet objet, qui nous est inaccessible, et vers lequel nous nous dirigeons cependant d'autant plus immanquablement qu'il est celui « de l'amour et de la première dépendance » ?

La perplexité des analystes face à l'apparition précoce de la sexualité s'est longtemps attestée dans leurs cogitations divergentes sur la « phase phallique », qui surgit en même temps. Ces divergences étaient tout à la fois inévitables et insolubles. Car de telles élaborations en restaient au plan de « l'avoir », coincées dans cette vaine alternative (où se laisse soupçonner l'origine sexuelle de la logique aristotélicienne elle-même) qui oppose ceux qui ont le phallus et celles qui ne l'ont pas. Or, il est un tiers non exclu, en l'occurrence, et même décisif, c'est que ni les uns ni les autres ne *sont* le phallus. On touche par ce biais à un des apports clés de Jacques Lacan, à un moment où la science pilote était non plus la biologie mais la linguistique.

En centrant le complexe d'Œdipe autour de la fonction de castration, induite par la métaphore paternelle, Lacan a fondé le désir dit « génital » sur un manque à être distinct de la castration organique, où les pulsions prégénitales ou régressives trouvent leurs assises. De fait, avec l'entrée en jeu de ce que Freud appelait « le grand seigneur Pénis¹ », et qui renvoie chez Lacan à l'objet imaginaire symbolisé par la lettre « ϕ », les autres pulsions se sexualisent. Ce qui nous vaut un sein phallique et des fesses qui le sont tout autant ! En somme, avec l'Œdipe, tel que Lacan l'a reformulé, il y va d'un mécanisme qui conserve la valeur phallique, mais en l'accrochant à d'autres objets, dont la fonction s'en trouve par là même éclairée. On ne saurait donc exagérer l'importance de cette reprise lacanienne de la théorie freudienne de la sexualité. Et j'ai tâché d'en présenter les éléments et les enjeux principaux.

La troisième partie est consacrée à la saga lacanienne. Elle commence par un coup de tonnerre. Plus d'un demi-siècle après sa création, l'IPA pose comme condition à l'affiliation de la Société française de psychanalyse de rayer les noms de Jacques Lacan et de Françoise Dolto de sa liste de didacticiens. C'est cette « excommunication » initiale qui a incité Lacan à fonder sa propre école, et à essayer d'y mettre en œuvre une pratique qui soit conforme aux exigences de la psychanalyse telle qu'elle doit être : une science, comme telle transmissible.

À moins qu'il n'ait à peu près mon âge, ce qui m'étonnerait beaucoup, le lecteur imaginera difficilement l'effet vivifiant suscité par les débuts de l'enseignement de Lacan, en 1951, et la valeur de régénération qu'il annonçait. Car la théorie psychanalytique apparaissait certes, à l'époque, comme une construction

¹ « *Der große Herr Penis* » ; voir Sigmund Freud, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979, p. 166. Lettre à Wilhelm Fliess du 24 janvier 1897.

grandiose, mais qui menaçait de s'effondrer sous le poids de ses contradictions et de ses zones d'ombre. Comment le transfert pouvait-il être à la fois le moteur principal de la cure *et* l'obstacle majeur à son effectuation? D'où venait la menace de castration dont le père était censé être l'agent? Comment l'Œdipe pouvait-il être inséparable de la théorisation infantile sur la sexualité, et voué à disparaître avec l'advenue de la puberté, alors même que le caractère œdipien du désir se manifeste en tout premier lieu chez l'adulte? Mystère de l'amour. Mystère non moins opaque de l'objet de la première satisfaction...

Le génie clarificateur de Lacan a changé la donne théorique sur tous ces points, et sur bien d'autres. Son inventivité s'est aussi déployée dans la proposition de la procédure de « la passe ». Elle était destinée à renseigner les psychanalystes sur ce désir qui fait l'analyste, et plus précisément sur le point de *passage* de l'analysant à l'analyste. Malheureusement, sa mise en œuvre a montré que ce qu'on pouvait en attendre ne correspondait à rien que l'on pût cataloguer comme un savoir. On verra l'effet de choc qu'a eu cet échec. Et d'abord pour Lacan lui-même, puisqu'il allait à l'encontre du but auquel il avait voué sa vie. En même temps, l'école qu'il avait fondée se dégradait au fil des ans, malgré ou plutôt à cause de son succès extraordinaire. Et elle a fini par n'être plus qu'une corporation professionnelle de plus, guère différente des autres institutions.

Plusieurs chapitres de la troisième partie sont consacrés aux causes de ce double échec et aux leçons à en tirer. Les autres ont un tour plus personnel. Ils explorent un des paradoxes de l'enseignement de Lacan, qui m'implique comme son élève. Il se trouve, en effet, qu'il a été le seul maître qui m'a permis d'apprendre quelque chose de la psychanalyse, sans avoir jamais manifesté le moindre désir de me transmettre, ou de m'enseigner, quoi que ce soit. Il n'en était que plus étonnant de voir à quel point son désir de transmission reprenait libre cours dans ses séminaires, dès lors

qu'il s'adressait à ceux qu'il regroupait, je dirais, par simple addition, sous le vocable de « mes élèves » – au pluriel.

Tout bien considéré, j'en ai conclu que l'idée de fonder une institution consacrée au service de la « cause » psychanalytique est une idée foncièrement antinomique, dont l'application entraîne une conséquence qui la contredit, et même la renverse en son contraire. Car l'exploitation de ce que Rank a appelé « la fiction du mouvement » finit toujours par mettre le réel qui y est en jeu (à savoir, comme le pointe Lacan, la formation des analystes) au service des hommes qui, eux, font la réalité de cette fiction. Lacan le savait d'ailleurs mieux que quiconque. Je dirais même que, par une espèce d'*amor fati*, il y a vu une raison de « père-sévère » de façon à ne pas laisser l'IPA seule sur le terrain.

Certains membres de la vieille Société psychanalytique de Vienne, Tausk tout particulièrement, ont désapprouvé d'emblée la création d'une Association psychanalytique internationale. En 1910, ils estimaient déjà que l'idée d'une organisation destinée à défendre « la cause freudienne » était dangereuse en elle-même et antiscientifique ; dictée, qui plus est, par un sentiment exagéré des menaces qui pesaient sur la psychanalyse. Leur avis était sans doute discutable à l'époque. Mais l'histoire du mouvement psychanalytique a montré qu'ils avaient entièrement raison.

**LE
MOUVEMENT
FREUDIEN**

1. DE LA SOCIÉTÉ DU MERCREDI À L'ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE INTERNATIONALE

Dans son autobiographie, intitulée *Free Associations*, Ernest Jones consacre un long chapitre au « mouvement » psychanalytique, où il a joué un rôle éminent dès le début et jusqu'au bout. Il lui a voué sa vie, dit-il, et, sans lui, son livre perdrait sa raison d'être. Néanmoins, il prend soin de garder ce terme de « mouvement » entre guillemets, justement pour le stigmatiser. Car il s'applique, hélas, pour lui, aux activistes des sectes religieuses et politiques et non pas aux chercheurs scientifiques. Quand il s'est rendu à Vienne (probablement en 1908, année où le premier congrès de Salzbourg était en préparation), le terme était déjà en vogue, à sa plus grande désapprobation.

Au début du XX^e siècle, les années de « splendide isolement », qui caractérisèrent, selon Freud lui-même, sa vie créatrice initiale, avaient commencé à prendre fin. Elles avaient été assurément splendides, même si l'on peut douter que cet isolement ait été si grand que cela. Grâce à l'intervention d'une ou deux dames, qu'il avait comptées parmi ses patientes hystériques, Freud a tout de même fini par obtenir le titre académique qui lui permettait de donner ses leçons à l'université. Il a eu alors, parmi ses auditeurs, Max Kahane, qui fut un des premiers à lire, et à faire lire, *L'interprétation des rêves*, Rudolf Reitler, Adler et Stekel. Et ce dernier fit d'ailleurs appel à la psychanalyse de Freud pour se tirer

d'une difficulté névrotique. Ce qui fut bientôt fait, mais non sans qu'il en ait gardé un transfert flamboyant, qu'il a exprimé en proclamant qu'en ces années-là : « J'étais son apôtre et il était mon Christ. » Le ton est donné, qui appelle une explication.

En 1900, Max Planck découvrit de son côté les quanta. Il savait parfaitement que cette découverte jetait la base d'une nouvelle physique, dont l'importance ne le cédait en rien à celle de Newton. Pourtant, ni lui, ni personne de son entourage, n'a jamais pensé à la création d'un « mouvement » destiné à protéger la nouvelle physique contre ses adversaires. C'est que la physique était une science qui existait déjà, comme telle, depuis longtemps et où la distribution des valeurs de vérité dépendait crucialement de l'expérience. Freud, lui, était le père de la psychanalyse. Celle-ci était son enfant, qu'il avait créé tout seul, qui était sorti de sa tête comme Athéna de celle de Zeus. Quant à la découverte sur laquelle elle reposait, elle s'étalait dans les pages de *L'Interprétation des rêves*. Car on a beau avoir écrit d'innombrables ouvrages sur « l'inconscient avant Freud », et notamment chez les romantiques allemands, il n'en demeure pas moins que personne, avant lui, n'avait jamais parlé de pensées par définition rebelles à l'articulation en paroles. Personne n'avait envisagé que « le mot d'esprit », par exemple, signifie plus qu'il n'exprime, et soit à déchiffrer à l'aune de processus que Freud a qualifiés de « primaires », et décrits comme étant ceux de la condensation et du déplacement.

Or, toute parole qui s'annonce ainsi comme un message sans précédent tend à ranimer notre rapport le plus primitif à la parole : celui qui se noue au moment où nous naissons. Naître, en effet, c'est faire son entrée dans ce lieu regorgeant de *sound and fury*, que Lacan a rangé sous la dénomination de l'Autre et défini comme lieu de la vérité et du langage.

Que nous naissons ainsi au langage peut paraître aller de soi, mais pourquoi aussi à la vérité ? Réponse : parce que, bien avant

la distinction entre la vérité et l'erreur, la parole de l'Autre, dont la mère est la première à occuper la place, est accueillie comme un oracle. Bien avant que la loi soit articulée en paroles, où s'exprime une volonté, la parole *déjà* légifère. Elle apporte déjà ses réponses relatives à ce que le sujet est ou veut être, comme à ce qu'il a à faire ou à savoir. C'est là que l'on touche à la source obscure de l'autorité de l'Autre, qui fait de nous la victime d'avance soumise à toutes ses suggestions. Car, non seulement cet Autre est supposé savoir, mais encore son savoir prescrit ce qui est le cas. Bref, l'Autre est divinisé, comme Freud le fut en son temps. Stekel, cet homme versatile, écrivain prolige, avide d'inventivité et dont le destin fut si tristement scellé, l'a écrit noir sur blanc. Mais qui dira que Stekel était le seul apôtre ?

Quoi qu'il en soit, on comprend peut-être mieux l'atmosphère qui a régné au sein de la « Société du mercredi », au début de son existence. Elle fut créée en 1902 sur une suggestion du même Stekel. Elle était composée des quatre membres, dont j'ai déjà cité les noms. Freud était le cinquième et les réunions avaient lieu chez lui. D'autres personnes ont bientôt commencé à rejoindre cette Société, dont Max Graf à qui nous devons une description mémorable de l'atmosphère qui régnait lors de ces mercredis : « Les réunions obéissaient à un rituel bien défini. Tout d'abord, un des membres faisait une communication ; puis on servait du café noir et des gâteaux ; il y avait des cigares et des cigarettes sur la table et on fumait beaucoup. Après un quart d'heure de détente, la discussion s'instaurait. Freud avait toujours le dernier mot, et c'est lui qui tranchait le débat. On se sentait, dans cette pièce, comme participant à la fondation d'une religion. Freud en était le prophète, lui dont la parole rendait caduques toutes les méthodes d'investigation psychologique qui se pratiquaient alors¹. »

¹ Peter Gay, *Freud, une vie*, Paris, Hachette pluriel, 1991, t. I, p. 289.

C'est cette vision de Freud comme pape et prophète qui éner-
vait tant Jones. Elle l'atteignait dans ce qu'il avait de plus consti-
tutif, son idéal du moi ; et de plus cher, son moi idéal, qui n'était
pas du tout celui d'un religieux, mais d'un homme de science.
Seulement, c'était un homme de science qui n'arrivait pas à éviter
une contradiction fondamentale. Car tout en affichant sa répu-
gnance à utiliser les termes de « mouvement » et de « cause »,
il avouait avoir été lui-même l'instigateur du « comité secret »,
censé justement veiller sur la cause en question. Ce comité, sur
lequel je reviendrai, était fondé sur « l'obligation d'union » entre
ses membres au prix de la soumission de chacun à la censure de
« tous ». Et son action fut certainement une première dans l'his-
toire des sciences.

Bien sûr, Jones a raison de dire que Freud n'était pas un pape.
On le croit d'ailleurs volontiers lorsqu'il affirme que, parmi les
analystes viennois qu'il a rencontrés en 1908, il n'en est pas un
seul qui n'ait eu un avis différent de celui de Freud sur un point
ou un autre. Mais la question n'est pas de savoir si Freud était un
homme de science ou non. La question est de savoir comment
et pourquoi un homme de science tel que lui en est arrivé à se
mettre dans la position d'un chef de mouvement. De fait, si Jones
est toujours resté mal à l'aise par rapport au « mouvement » qui
a occupé toute sa vie, c'est précisément faute de répondre à cette
question, ou plutôt de pouvoir se la poser vraiment. En raison
de l'opposition, à ses yeux « évidente », mais en fait purement
verbale, entre le religieux et le scientifique. C'est aussi pour cela
qu'il finit par se contenter d'affirmer, sur ce point, qu'en rapprou-
chant Freud d'un pape, « on s'est servi d'une once de vérité pour
donner une image fautive de la réalité ». Que faire, en effet, d'une
telle affirmation, sinon la prendre avec la plus grande prudence ?
Car Jones s'est bien gardé de nous dire qui se cachait sous ce *on* ;
et encore plus quelle était cette *once* de vérité.

Commençons par la première question, laissée en suspens par Jones. Les adversaires de la psychanalyse, et il y en avait assurément, n'étaient pas les seuls à parler du « mouvement freudien ». Ses partisans eux-mêmes étaient les premiers à se considérer comme des militants. Qui étaient-ils ?

En 1906, année où Freud atteignit ses cinquante ans, le nombre de participants aux réunions du mercredi était devenu si important qu'il fallut un secrétaire pour rédiger les comptes rendus des échanges qui avaient lieu. Ce fut Rank qui s'en chargea et il avait été présenté à Freud par Adler. En 1908, la taille du groupe avait augmenté encore, au point d'entraîner le phénomène dit du « nivellement par le bas ». Agacé ou alarmé, Freud donna l'exemple de la première autodissolution dans l'histoire du mouvement psychanalytique. Il trouva le moyen de mettre adroitement fin, en 1908, à la Société du mercredi et d'annoncer la création de la Société psychanalytique de Vienne. Cette dernière était ouverte aux membres de l'ancien groupe qui désiraient renouveler leur adhésion, comme aux nouveaux venus.

Qui étaient les membres de cette nouvelle société ? Dans leur immense majorité, la première et la deuxième génération des psychanalystes étaient, selon les termes de Helmut Dahmer : « des juifs intellectuels allemands, hommes à perspective cosmopolite, dédiés au dieu *Logos*, travailleurs indépendants sans héritage, médocastres s'assignant une mission culturelle révolutionnaire, libres-penseurs et bohémiens, érudits sans professorat, esprits préoccupés par les sciences sociales et philanthropes, révolutionnaires et utopistes. Socialement, ils appartenaient à la classe moyenne aisée, tout en dénonçant les mensonges sur lesquels reposait la vie des membres de cette classe. Les médecins et psychologues établis n'avaient pour eux que mépris et discrimination. Politiquement, ils avaient l'esprit libéral ou bien sympathisaient avec les mouvements ouvriers, bien que les intellectuels et les officiels ne les aimassent guère. Ils étaient des adversaires

décidés de l'Église, de l'État autoritaire et de la culture répressive, et par conséquent, étaient maudits comme "perturbateurs", "décadents" et "anarchistes"¹. »

Cette description peut paraître exagérée, ou au moins inexacte, au regard de l'image que nous avons de certains analystes, comme Helene Deutsch ou, plus tardivement, Richard Sterba, qui ne donnent pas du tout l'impression d'avoir été des marginaux. Ce qui est incontestable, en revanche, c'est que les analystes viennois des premières générations voyaient dans la psychanalyse le moyen d'une libération individuelle et sociale. Et aussi que tous considéraient Freud comme le chef incontesté d'un mouvement. Mais l'était-il en réalité? Plus précisément : cette image qu'on avait de lui correspondait-elle à la conception qu'il se faisait de lui-même? C'est ici que l'on touche à « l'once de vérité » dont Jones fait état et à la deuxième question qu'il laisse en suspens.

Freud se considérait effectivement comme le chef d'un mouvement, qui traduisait le ralliement à ses découvertes scientifiques et devait travailler à les répandre, sinon à les enrichir. Cette position, il devait fatalement la prendre puisque ses découvertes fondaient une science qui, dans tous les sens du terme, n'avait pas *sa place* à l'université. De plus, il a toujours eu la crainte de mourir prématurément, avant d'obtenir la reconnaissance de la psychanalyse sur le plan scientifique au-delà du cercle des intellectuels juifs qui l'entouraient. Les réunions du mercredi ne ressemblaient en effet que trop, pour lui, à une annexe du *B'nai B'rith*. Aussi espérait-il toujours trouver un « prince héritier » *goy*, qui assurerait la survie de son œuvre après sa mort.

Jones était persuadé que le « premier point d'honneur de l'homme de science est de mettre la vérité au-dessus de toute

¹ Voir *The Future of Psychoanalysis*, sous la direction de Johannes Cremerius, Londres, Open Gate Press, 1999, p. 42.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
--------------	---

LE MOUVEMENT FREUDIEN

1. De la Société du mercredi à l'Association psychanalytique internationale	15
2. Naissance du comité secret. Institution et dogme	41
3. Otto Rank. Une mort qui parle aux sourds	67
4. Sándor Ferenczi. La tâche la plus importante de la thérapie psychanalytique	105
5. Fin du comité secret. Cardinaux et hérétiques	129

LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE DE L'ÉROS

1. Introduction à la différence sexuelle. Le paradigme saussurien	155
2. Le phallus	179
3. Le cristal parfait de l'Œdipe	191
4. Nom du père et fonction phallique	215
5. De la sexuaction masculine	233

6. Le désir au féminin	261
7. La jouissance supplémentaire (épilogue)	279
LA SAGA LACANIENNE	
1. Ce qu'enseigner veut dire	297
2. Le Séminaire de Sainte-Anne. Lacan et ses élèves	317
3. L'École freudienne de Paris	331
4. « Un amour d'institution »	355
5. La passe	375
Conclusion	391
Remerciements	401
Ouvrages cités	403
Index rerum	409
Index nominum	413

Les pages suivantes ne sont pas consultables

© 2013 Les Editions Thierry Marchaisse. Tous droits réservés.